



la Planète Blanche

la Planète Blanche

un film de
Thierry Ragobert et Thierry Piantanida
texte dit par
Jean-Louis Etienne
scénario de
Thierry Piantanida et Stéphane Millière
musique de
Bruno Coulais

durée : 1h26

Sortie le 22 mars

DISTRIBUTION



88, rue de la Folie-Mericourt
75 011 Paris
Tél. : 01 53 53 52 52 Fax : 01 53 53 52 53
www.bacfilms.com

RELATIONS PRESSE

Francois Guerrar/ Anais Lelong
36, rue de Ponthieu - 75008 Paris
Tél. : 01 43 59 48 02 / 03
Fax : 01 43 59 48 05
guerrar@club-internet.fr

L'Arctique est un univers unique, façonné par la glace et le vent.

Un vaste océan gelé posé sur le toit du monde, cerné de terres arides...

Il est fait de glace de mer, la banquise.

De plaines immenses et désolées, la toundra.

De montagnes et de glaciers.

Un univers à part, habité par une faune unique qui a su s'adapter à des conditions extrêmes, à la limite de la survie.

Grande réserve d'eau douce pour la planète et élément régulateur du climat de l'hémisphère nord, l'Arctique, monde fragile, est aujourd'hui menacé.

Va-t-il disparaître alors que nous commençons à peine à en découvrir toute la richesse ?

la Planète Blanche

Entrez dans le royaume secret de la glace...

Un opéra sauvage...

Pour esquisser la grande fresque de l'Arctique, monde inconnu et magnifique, les meilleurs spécialistes des tournages animaliers polaires ont été réunis pour la première fois.

Ils ont mobilisé leur connaissance du milieu et leurs talents de cinéastes pour mettre en scène le grand spectacle de la nature polaire, riche d'action et d'émotion.

La faune arctique se révèle dans toute sa force, dans toute son habileté à survivre, mais aussi dans sa vulnérabilité. On s'attache aux premiers pas de l'ours sur la glace, au sort du petit caribou entraîné dans la plus grande migration terrestre de la planète...

On assiste à l'arrivée de l'hiver, puis, dès la fin de la longue nuit polaire, au réveil des habitants de la planète blanche. Alors arrivent, par vagues successives, des milliers d'animaux qui convergent vers le Nord, devenu pour quelques mois le plus vaste garde-manger de la planète.

On découvre les stratégies d'alimentation, de reproduction, de défense... d'espèces animales étonnantes, confrontées au plus hostile des environnements.

Véritable opéra sauvage, le film est un hommage à un monde menacé et un témoignage pour l'avenir.

Car personne ne peut assurer que les scènes filmées aujourd'hui, ce magnifique spectacle d'une nature immense et vierge, existeront encore dans quelques années...

À l'avant-poste du réchauffement climatique...

En trente ans, la banquise du Pôle Nord a perdu un million de kilomètres carrés, près de deux fois la surface de la France.

Et les climatologues prévoient une hausse des températures de 7 à 10 °C au cours de ce siècle.

De quoi faire disparaître en été toute la glace de l'Arctique et provoquer la disparition des espèces qui dépendent d'elle.

L'Arctique est une sentinelle. À l'avant-poste du réchauffement climatique, il nous avertit du danger qui menace les hommes et toute la planète.

Il ne faut pas perdre le Nord !

"Tout semble toujours impossible à ceux qui ne tentent jamais rien." Jean-Louis Etienne

L'appel de l'Arctique

Médecin, marin, explorateur, Jean-Louis Etienne parraine LA PLANÈTE BLANCHE, dont il a co-écrit le commentaire. C'est sa voix, sur la bande sonore du film, qui nous parle de l'Arctique et de ses hôtes. Il évoque ci-dessous cet univers qu'il connaît bien et qui lui est cher...

Quand Stéphane Millière, de GEDEON Programmes, m'a proposé de parrainer le film LA PLANÈTE BLANCHE, j'ai éprouvé un sentiment de fierté, celui de la reconnaissance qui m'était faite d'être associé à cet univers arctique qui a tellement imprégné ma vie.

Les images m'ont subjugué, fruits d'une patience à toute épreuve de l'équipe de tournage dans cet environnement hostile ; les techniques mises en œuvre ont permis de filmer des scènes polaires inédites que l'inaccessibilité des pôles interdit au regard de l'explorateur.

Thierry Ragobert et Thierry Piantanida ont mis toute leur sensibilité et leur expérience dans la conduite de ce bal animalier sur une musique de Bruno Coulais qui m'a littéralement transporté, accompagnant à merveille la puissance cristalline de cet univers immaculé où l'Homme ne sera jamais que de passage. Donner ma voix à ce film est non seulement un immense honneur, mais l'occasion de glisser mon émotion et mes craintes sur l'avenir de ces territoires au-delà du cercle polaire arctique.

Cette région du monde, loin de notre civilisation, est paradoxalement la plus en souffrance, témoin à distance des perturbations environnementales que nous infligeons à la planète.

Un ensemble de dangers

Dans ce pays blanc, la pollution invisible infiltre sournoisement le sang, la graisse et le lait des ours polaires chez qui les analyses révèlent un taux croissant de pesticides, d'organochlorés, de métaux lourds.

L'autre fléau environnemental est le réchauffement climatique qui frappe le Grand Nord de façon spectaculaire. La banquise a, en certains endroits, perdu 40 % de son épaisseur en un demi-siècle et l'emballement du processus pourrait conduire à sa disparition en été avant la fin du siècle.

L'indifférence aura de lourdes conséquences sur les espèces marines dont la vie est étroitement dépendante de cette banquise, comme l'ours polaire et les phoques. Tous les peuples chasseurs de la circonférence polaire voient leur terrain devenir dangereux et impraticable par la fragilité ou la disparition de la glace le long des côtes et dans les fjords.

La limite septentrionale de la forêt boréale monte graduellement vers le nord avec tout le cortège des animaux qui l'habitent.

La réduction de l'extension de la banquise va peu à peu libérer les voies navigables du Nord-Est et du Nord-Ouest et ouvrir l'accès à de nouvelles ressources sur le plateau continental, soulevant ainsi des questions politiques de souveraineté et de nouvelles préoccupations environnementales.

Les régions polaires ont cette force d'attraction des choses inaccessibles qui appellent l'homme à s'engager avec passion. Ce film en est un touchant témoignage. Il s'offre à nous, à un moment clé de l'avenir de l'Arctique qui demande un engagement passionnel pour le préserver.

En avril 2007, au cours de l'Année Polaire Internationale, je repartirai survoler la banquise en dirigeable pour en mesurer l'épaisseur, et dire une nouvelle fois au monde de faire attention à ne pas perdre le Nord.

Jean-Louis Etienne – janvier 2006

Jean-Louis Etienne, repères biographiques

Médecin spécialiste de nutrition et de biologie du sport, Jean-Louis Etienne a participé à de nombreuses expéditions en Himalaya, au Groenland, en Patagonie.

En 1976, il fait partie du voyage entre l'Angleterre et New York du Bel Espoir, le bateau du Père Jaouen, pour la réhabilitation des toxicomanes.

Il embarque sur le Pen Duick un an plus tard pour un tour du monde avec Eric Tabarly et Olivier Petit, le futur architecte de son célèbre voilier polaire, Antarctica.

En 1986, Jean-Louis Etienne est le premier homme à atteindre le Pôle Nord après 63 jours de marche solitaire. Au printemps 1987, il emmène un groupe d'adolescents au Pôle Nord magnétique. Après une traversée sud-nord du Groenland en 1988, il est co-leader avec l'Américain Will Steger de l'expédition internationale Transantarctica, la plus longue traversée de l'Antarctique en traîneaux à chiens, qui a duré 7 mois pour un trajet de 6 300 km.

Jean-Louis Etienne a mené depuis 1991 plusieurs expéditions à vocation scientifique et pédagogique à bord d'Antarctica, pour faire découvrir la Patagonie, la Terre de Feu, la Géorgie du Sud et l'Antarctique dans son ensemble.

Au printemps 2002, il a réalisé la "Mission Banquise", une dérive de trois mois sur la banquise du pôle Nord à bord du Polar Observer, une capsule conique flottante capable de résister aux formidables pressions exercées par les glaces de la banquise. Cette expédition a contribué à l'étude de la structure de la banquise et des courants, ainsi qu'à celle du réchauffement du climat.

En 2005, Jean-Louis Etienne a séjourné plusieurs mois sur l'îlot de Clipperton avec une

équipe de quarante chercheurs pour faire un inventaire de la biodiversité de cet atoll isolé du Pacifique.

Sa prochaine expédition, "En dirigeable au pôle Nord", se déroulera en avril 2007, au cours de l'Année Polaire Internationale. Il survolera la banquise pour en mesurer l'épaisseur, un élément clé pour le suivi du réchauffement climatique qui touche tout particulièrement l'Arctique.

Thierry Ragobert, réalisateur

Monteur puis réalisateur, Thierry Ragobert a collaboré pendant dix ans avec le commandant Cousteau, participant notamment à la réalisation de la célèbre série À LA REDÉCOUVERTE DU MONDE.

En 1999, il réalise LES AMOUREUX DU PÔLE sur l'expédition de l'aventurier polaire Arnaud Tortel et son épouse Lycia à travers l'Arctique.

Il a réalisé pour GEDEON Programmes des documentaires récompensés par de nombreux prix, tels que LA SEPTIÈME MERVEILLE DU MONDE, ALEXANDRIE LA MAGNIFIQUE, L'ÉNIGME DES NAZCAS, LES DERNIERS JOURS DE ZEUGMA, LA MÉMOIRE PERDUE DE L'ÎLE DE PÂQUES.

Il a récemment réalisé pour France 5 la série LA BIBLE DÉVOILÉE.

Thierry Piantanida, réalisateur

Journaliste de formation, Thierry Piantanida a été pendant sept ans responsable du département Publications et Édition de l'Équipe Cousteau.

Auteur et réalisateur, il développe aujourd'hui des films documentaires de science et nature pour GEDEON Programmes, parmi lesquels LE GÉANT DE LA VALLÉE PERDUE et L'EMPREINTE DES DINOSAURES.

En 2002, Thierry Piantanida a franchi le passage du Nord-Ouest à bord du trois-mâts Sedna IV et coréalisé, avec Jean Lemire, le film 10 000 MILES DANS LES GLACES, sur cette expédition. Il a également collaboré à l'écriture d'une série de films sur les conséquences du réchauffement climatique dans l'Arctique.

Depuis longtemps il se consacre totalement à LA PLANÈTE BLANCHE, même s'il a profité d'interruptions de tournage pour écrire avec Luc Marescot une série sur l'expédition de Jean-Louis Etienne sur l'atoll de Clipperton.

L'Arctique, un théâtre exceptionnel...

Interview de Thierry Ragobert et Thierry Piantanida, réalisateurs de LA PLANÈTE BLANCHE

Auteurs et réalisateurs de documentaires, vous franchissez à votre tour le pas du grand écran et du long métrage. À quelle ambition répond cette démarche ?

Thierry Ragobert, Thierry Piantanida : GEDEON Programmes, la société de production de Stéphane Millière, et Bac Films ont réuni les conditions pour se lancer dans cette belle aventure. Stéphane Millière a eu le cran d'oser, nous avons essayé de relever le défi.

Défi, car c'est beaucoup de responsabilités. Avec le cinéma, on est confronté à des problèmes d'une autre dimension. Si le petit écran excuse beaucoup de choses, le grand écran n'excuse rien. C'est une école d'excellence.

Pourquoi le choix de l'Arctique pour cette "première" cinématographique ?

TR et TP : À GEDEON Programmes, nous avons tourné plusieurs documentaires sur les pôles au cours des dernières années, dont toutes les expéditions de Jean-Louis Etienne. Nos précédents tournages nous ont donné l'occasion d'approfondir la question du changement climatique, de recueillir le témoignage des Inuits et de nombreux scientifiques...

Nous avons compris que s'il y avait un endroit du monde qui risquait de se transformer radicalement dans les décennies à venir, c'était bien celui-là.

Et nous avons eu la volonté de témoigner de cet univers tel qu'il est encore aujourd'hui.

Un milieu en danger ?

TP : On a le sentiment que, longtemps, la nature a fait tampon et que ce n'est plus le cas. On voit aujourd'hui des manifestations multiples

du réchauffement, le permafrost commence à fondre, la glace recule, les saisons deviennent insaisissables... Les scientifiques craignent qu'il n'y ait une espèce d'effondrement, qu'à un moment tout s'accélère. Lorsque la banquise aura fondu sur une grande surface, le rayonnement solaire qu'elle renvoyait sera absorbé par l'océan, ce qui ne peut qu'accélérer le phénomène.

D'ici un siècle, la banquise pourrait disparaître entièrement en été. Les conséquences seront considérables, car les animaux de l'Arctique, pour une grande partie d'entre eux, dépendent de la glace pour se déplacer, se nourrir. Qu'advient-il alors ? Est-ce que l'ours blanc, par exemple, pourra s'adapter ? Dans la région la plus observée, la baie d'Hudson, on s'aperçoit que leur poids moyen a diminué à cause du raccourcissement de la période de chasse.

C'est terrible, pour les hommes comme pour les animaux, de passer d'un monde solide à un monde liquide. On peut difficilement imaginer une transformation plus radicale de son environnement.

"Il y a dans l'Arctique une espèce de sentiment d'urgence et un côté implacable des éléments qui en font un théâtre exceptionnel."

À partir de quels éléments et de quelle manière avez-vous élaboré LA PLANÈTE BLANCHE ?

TP : Nous sillonnons la planète blanche depuis longtemps, mais le déclic est venu d'une expédition en 2002 : cinq équipes ont tourné pendant cinq mois en Arctique, l'une sur un bateau qui tentait le fameux passage du Nord-Ouest (liaison Atlantique-Pacifique par une voie

L'Arctique, un théâtre exceptionnel...

qui s'ouvre en été dans les glaces de l'Arctique canadien ; exploit réalisé il y a un siècle par le Norvégien Roald Amundsen - N.D.L.R.), et quatre autres se consacrant à l'animalier, aux Inuits, aux mécanismes et aux conséquences du changement climatique.

La même année, nous avons filmé la MISSION BANQUISE de Jean-Louis Etienne, qui s'est laissé dériver sur la glace dans son module Polar Observer. Ces expéditions ont inspiré le scénario. Dès le départ, nous avons décidé de miser sur ce que nous connaissions le mieux : les baleines, les ours, les caribous. Nous avons ensuite construit une histoire. Il fallait absolument que le spectateur saisisse l'ensemble du cycle des saisons dans l'Arctique, qu'il comprenne que la vie des animaux s'inscrit dans un espace-temps très serré. Rien à voir avec nos latitudes où, après un petit hiver, il y a une longue saison favorable où la faune a tout le temps nécessaire pour se nourrir, se reproduire. Dans l'Arctique, le temps est compté. Il n'y a pas de printemps, l'été arrive au mois de juillet et, à partir d'octobre, c'est terminé, les jeunes doivent avoir grandi et presque tout le monde s'en va.

L'Arctique est un univers particulier auquel seul un tout petit nombre d'animaux s'est adapté. Le bœuf musqué, par exemple, est un survivant des dernières glaciations. Il est resté, il s'est accroché là-haut alors que d'autres ont disparu, comme les mammoths ou les rhinocéros laineux...

Il y a dans l'Arctique une espèce de sentiment d'urgence et un côté implacable des éléments qui en font un théâtre exceptionnel.

TR : Un scénario de base avait été écrit par Stéphane Millière et Thierry Piantanida, appuyé sur leur connaissance du milieu arctique. Il a été la base de tous les tournages.

Puis, au fur à mesure de la réception des rushes, en étant attentif à ce que les images portaient

et nous disaient, ce que j'appelle "écouter la matière", nous avons élaboré une trame plus précise, une dramaturgie qui a évolué jusqu'aux dernières prises de vues.

Dans la construction du film, nous avons d'emblée privilégié le spectacle et une démarche purement cinématographique. Pour que LA PLANÈTE BLANCHE soit différent des documentaires que l'on peut voir habituellement, nous avons choisi de mettre en avant les atouts, la dimension du grand écran. Le film s'est ainsi lentement structuré et construit. Au final, c'est un film documentaire qui utilise les règles de la fiction. Un véritable objet cinématographique, avec une narration, une construction, une mise en scène. C'est un spectacle !

Quelle a été votre approche de l'univers arctique, et comment avez-vous abordé le tournage ?

TP : Ce sont d'abord les images qui nous guident. À certains moments, lorsque l'on tourne, on sent que l'on est dans une espèce de dilatation de l'espace et du temps. On sait instinctivement qu'une séquence tient la route.

Quand nous avons tourné, par exemple, la migration des caribous, c'était un pari : celui d'avoir ces animaux au rendez-vous au bon endroit. On avait déjà essayé depuis 2002, et on ne les avait pas trouvés. Cela pourrait sembler facile de localiser des caribous dans l'Arctique, mais pas du tout. On travaille dans des espaces absolument immenses.

Donc, en 2005, bonne surprise, les caribous étaient bien là et ça a été formidable ! Aujourd'hui, il n'existe plus guère de grandes migrations telles que celle-ci, mis à part celle des gnous en Tanzanie. Cela pour dire que ces images fortes,

que l'on tourne dans des paysages démesurés, s'inscrivent tout d'un coup dans la dimension cinématographique. Le contexte n'est plus celui du documentaire «classique». C'est une espèce de saga qui débute. Il ne s'agit plus de démontrer quelque chose.

On donne à voir, à ressentir, la musique nous accompagne, le commentaire se tait... Avec nos caribous, tout d'un coup, on entre dans une autre dimension, une sorte de western animalier. A la place du cow-boy qui chevauche au milieu de la grande plaine de l'Arizona, ce sont des caribous qui galopent dans les grands espaces de l'Arctique...

Avez-vous pu tourner tout ce que vous souhaitiez et avez-vous fait des découvertes qui ont changé le cours du film ?

TP : Nous avons eu de très bonnes surprises. Les caribous en sont une. Ils nous ont donné l'occasion d'un tournage exceptionnel, assuré par notre partenaire canadien Glacialis, avec Caroline Underwood et Martin Leclerc. Il y a deux hardes dans le nord du Québec et nous avons misé sur celle de la rivière George. Et ils étaient tous là, peut-être 500 000 animaux ! Une chance, quand on sait qu'ils ne se rassemblent pas tous les ans et que c'est fonction des conditions météo.

De quoi nous faire oublier les énormes difficultés du tournage, avec tous les problèmes de ravitaillement de l'hélicoptère, de campement en totale autonomie, de moustiques... Lorsqu'on tourne ainsi, on n'est pas dans la situation d'une équipe de cinéma qui débarque avec sa logistique et ses gros moyens. On fait de l'animalier, il n'est pas possible d'être cinquante. D'une façon générale, les conditions imposées par le milieu, si elles réservent parfois de

bonnes surprises, induisent également des impossibilités qui peuvent déboucher sur de petites déceptions. Nous avons, par exemple, rencontré une eau anormalement trouble par rapport à nos repérages antérieurs pour une séquence avec les baleines boréales. Il y avait eu du mauvais temps, des fluctuations de plancton... Il a fallu faire avec.

“La baleine boréale, c'est la baleine telle qu'on la dessine quand on est enfant, avec sa grosse tête, son sourire incroyable et ses immenses fanons.”

Y a-t-il dans le film des images encore jamais vues ?

TP : Beaucoup. La migration des caribous, par exemple, n'avait jamais été montrée ainsi. Du fait du nombre d'animaux, d'abord, mais aussi parce que nous avons tourné dans un lieu insolite, non pas la toundra à perte de vue mais des rochers, dans une zone tourmentée avec des canyons, des rivières à traverser...

L'allaitement d'un petit morse en apesanteur sous l'eau, soutenu par sa mère, est également une image rare. On a l'habitude de voir les morses sur la glace dérivante, et ils paraissent un peu amorphes et apathiques, alors qu'ils se révèlent d'une grâce étonnante dans l'eau.

La naissance des oursons dans la tanière est aussi un moment exceptionnel, de même qu'un certain nombre de séquences sur l'ours, son comportement de chasse, la tendresse qui se manifeste dans la relation entre la mère et ses petits... On le voit naître, sortir de la tanière, on assiste à l'allaitement, on voit les jeux, l'apprentissage des jeunes, la chasse ratée, la chasse qui réussit...

L'Arctique, un théâtre exceptionnel...

Je voudrais également citer les baleines boréales. Nous avons beaucoup capitalisé sur cet animal avec un tournage en 2002 et un autre en été 2005. C'est la baleine des glaces par excellence, très peu connue et difficile à filmer car elle reste dans les glaces toute l'année alors que les autres descendent au sud. C'est un très bel animal, la baleine telle qu'on la dessine lorsqu'on est enfant, avec sa grosse tête, son sourire incroyable et ses immenses fanons. Les baleines boréales me fascinent car elles sont très secrètes. On a essayé de poser une balise Argos sur trois d'entre elles en 2000. Une seule balise a tenu.

On sait donc qu'une baleine est allée du Groenland jusqu'à la terre de Baffin au Canada. Voilà où l'on en est, c'est l'aube de la connaissance. Nous avons réuni des images pour essayer de commencer à lever le voile. On est aux côtés de ces baleines sous la glace, on les voit manger, se faufiler dans les chenaux de glace, on les entend communiquer entre elles... Elles ont rendez-vous chaque année à Igloodik, au début du mois de juillet. D'abord, elles ne peuvent pas passer, car il y a un bouchon de glace qui fait des dizaines de kilomètres. Puis la glace s'amincit peu à peu, elle devient poreuse. Alors les baleines rentrent, elles veulent continuer leur chemin et cherchent des trous pour respirer. Leur migration est liée à la glace, car c'est là que le plancton se concentre. Elles collent à la glace sans cesse, elles jouent à cache-cache avec elle, un jeu très dangereux car elles s'exposent au risque de rester prisonnières. Mais elles en ont une connaissance inouïe : à des kilomètres, bien avant de voir la glace, elles envoient des sons qui, par réflexion, leur permettent d'en analyser la texture et l'épaisseur...

D'autres animaux comme les narvals ou les bœufs musqués sont connus, mais nous présentons également des images exceptionnelles, inédites sur grand écran.

La glace est un personnage à part entière...

TP : Au-delà des animaux, le film est consacré plus généralement à la planète blanche, une planète menacée, au visage changeant, passant de l'hiver à l'été en l'espace de quelques jours. Un monde qui tout à coup nous révèle ses secrets, au-delà des clichés. Les images magnifiques tournées par Thierry Machado, et notamment les aériennes, restituent toute la dimension et la magie de cet univers hors du commun.

La glace, bien sûr, est un élément majeur, et elle a une importance particulière : glace en mouvement, glace qui se transforme et qui est le moteur de l'Arctique. Il était essentiel pour nous de la filmer sous tous les angles, à la débâcle notamment, où l'on assiste à de très belles scènes qui révèlent les forces incroyables de la banquise, qui se déchire littéralement ! Tous ces courants, ces vents, ces forces invisibles dont les effets sont très spectaculaires ont été jusqu'alors assez peu filmés, parce que c'est difficile et parfois dangereux...

Il n'y a pas de présence humaine dans LA PLANÈTE BLANCHE. Et pourtant les Inuits ne sont pas totalement absents ?

TP : Nous nous sommes principalement appuyés sur la logistique inuit. Dès que l'on tourne dans ces régions, ce sont eux qui nous prennent en charge, à tous points de vue. Ils nous hébergent, nous nourrissent, nous transportent, nous guident vers les animaux. Ils ont clairement gardé, malgré les bouleversements de leur mode de vie, un lien très étroit avec la nature. On s'aperçoit qu'ils ont une vraie connaissance du milieu. Bien sûr, les anciennes techniques d'approche des animaux sont un peu oubliées,

mais leur savoir reste unique et leur passion intacte. Que ce soit la chasse ou l'approche, ils adorent partager ce plaisir avec leurs visiteurs. Ce sont des gens très attachants et pleins d'humour.

Nous avons tourné près d'Igloodik, un village inuit assez isolé et difficile d'accès, qui a donc gardé une certaine authenticité. Dès la fin juin, les Inuits quittent le village pour s'installer dans des camps d'été où ils retrouvent la vie sous la tente et la chasse. Nous avons été accueillis dans un de ces camps au bord de la glace où l'on voit arriver, petit à petit, toutes les familles. C'est Trouville sur la banquise !

“L'ours fait un peu office de fil conducteur temporel puisqu'on le voit dans le film de la naissance jusqu'à la séparation d'avec la mère. Le caribou, lui, c'est notre fil conducteur spatial. Deux personnages qui nous accompagnent à la fois dans le changement de saison et dans les changements de lieux.”

Quel est le matériau à partir duquel vous avez bâti votre film, cinquante heures, cent heures, mille heures de tournage ?

TR et TP : Énormément d'heures ! Le montage, réalisé par Catherine Mabilat, qui fut elle aussi monteuse chez Cousteau, et Nadine Verdier, sous la direction de Thierry Ragobert, aura au total duré près d'un an. Car LA PLANÈTE BLANCHE, si l'on peut dire, dépasse nos tournages. Le film a pour ambition de raconter une histoire de l'Arctique, alors dès le début nous avons réuni des cinéastes animaliers qui

comme nous travaillent dans ces régions depuis parfois dix ou quinze ans, toujours au même endroit. Des opérateurs comme Adam Ravetch, ou Mario Cyr, avec qui Thierry Piantanida avait déjà travaillé, sont sur la glace tous les ans. Leurs images ont été indispensables pour raconter notre histoire, nous sommes vraiment contents de cette collaboration car ils nous apportent des scènes uniques et tellement difficiles à tourner. Ce film est aussi un hommage à tous les opérateurs qui se relaient saisons après saisons pour témoigner de la beauté et de la fragilité de la planète blanche.

Enfin, quelle est la trame de LA PLANÈTE BLANCHE ?

TR : Nous suivons plus particulièrement l'ours blanc car il est un symbole des problèmes du Grand Nord. Nous refermons le film avec lui, dans une scène qui le montre en difficulté, et c'est comme une métaphore de l'Arctique lui-même vis-à-vis du reste de la planète.

Nous avons choisi de proposer au public une continuité, une sorte de balade dans les différents décors qui composent les terres arctiques, de la banquise à la toundra en passant par les fjords. Et à chaque décor, nous avons affecté un animal, un exemple de comportement, l'ensemble du dispositif brossant le portrait le plus complet des mécanismes à l'œuvre dans cette région du monde.

Et nous avons tissé, en alternant les émotions, un canevas narratif où se succèdent les saisons de l'Arctique !

TP : L'ours fait un peu office de fil conducteur temporel du film, puisqu'on le suit de la naissance jusqu'à la séparation d'avec la mère. Le caribou, lui, est notre fil conducteur spatial.

L'Arctique, un théâtre exceptionnel...

Ces deux "personnages" nous accompagnent à la fois dans les changements de saison et dans les changements de lieux.

Quel est le rôle de la musique de Bruno Coulais, et celui du commentaire, dit par Jean-Louis Etienne ?

TR : Dès le départ nous avons pris le parti de laisser à Bruno Coulais, le compositeur, la possibilité de devenir par sa musique une sorte de narrateur de notre histoire, et il a su le faire merveilleusement bien. Nous avons également fait le choix, pour jouer à plein la carte du spectacle, d'un commentaire minimal, qui donne juste les informations nécessaires, les points de repère, les clés de compréhension pour permettre au public de mieux vivre l'émotion. Et il y a bien sûr la voix de Jean-Louis Etienne, qui apporte son ressenti, qui donne du cœur, qui offre à l'ensemble sa crédibilité de témoin privilégié.

Quand Jean-Louis Etienne parle de l'Arctique, on ne doute pas, on le croit sur parole ! En l'occurrence, ce n'est pas sa caution que nous recherchions, mais bien ce petit supplément d'émotion que seul quelqu'un qui connaît à ce point l'Arctique peut offrir et partager. Le parrainage de Jean-Louis Etienne est un parrainage naturel. Il s'est rendu plusieurs fois dans les terres arctiques et il a pu observer et comparer ses observations. Il sait mieux que quiconque les transformations en cours dans cette région du monde. C'est également une personnalité qui a aujourd'hui une tribune auprès des responsables politiques. Par son engagement, il est comparable à des hommes comme Cousteau, Paul-Émile Victor ou encore Haroun Tazieff. C'est un éveilleur de consciences.

Qu'est ce qui, pour vous, fait l'originalité de ce film ?

TR et TP : LA PLANÈTE BLANCHE présente une image de l'Arctique qui n'existait pas jusqu'alors. C'est le premier film généraliste qui nous fait traverser tout l'Arctique, en toutes saisons et en tous lieux, avec toutes les espèces présentes. Ce film était à faire et ce sera sans doute une révélation pour les spectateurs de découvrir l'originalité et la richesse de ce monde qui ne compte pas beaucoup d'espèces mais où chacune a une histoire à raconter. Il est tellement difficile de survivre dans ces régions que rien n'est anodin, jamais.

Qu'aimeriez-vous que les spectateurs retiennent de LA PLANÈTE BLANCHE ?

TP : Si nous parvenons à faire naître une émotion, à susciter un attachement pour l'Arctique, si le monde polaire n'est plus un désert de glace, mais le cadre de vie d'espèces qui méritent notre attention, si le réchauffement climatique qui nous attend cesse d'être une menace abstraite mais la perspective de perdre un monde attachant et fragile, alors nous serons comblés.

Le commandant Cousteau avait une devise : CONNAÎTRE, AIMER, PROTÉGER. Il faut d'abord connaître, en effet, car si l'on ne connaît pas, on ne peut pas aimer. Et si l'on n'aime pas, on n'a pas envie de protéger. Thierry Ragobert et moi avons été formés à cette école-là. Il n'y a rien à ajouter à cette devise !

TR : Je crois en effet que nous aurons réussi si nous avons été capables de créer une émotion, que cette émotion éveille un intérêt et que celui-ci suscite un engagement ! Nous n'avons pas triché. Nous n'avons pas prêté aux animaux

des sentiments humains... Nous avons juste organisé leurs actions au service d'une histoire, ou plutôt de plusieurs histoires qui nous entraînent dans des émotions successives et nous révèlent la beauté de l'Arctique et les dangers qui le menacent.

Ce faisant, nous avons essayé d'éviter tout "militantisme". Personnellement, dans ma démarche de cinéaste, je m'attache à toujours gommer toute forme de discours militant et à utiliser l'arme absolue qu'est le spectacle. On peut éveiller les esprits par l'émotion...

Les images de LA PLANÈTE BLANCHE ont été tournées pour l'essentiel en Amérique du nord; les phoques et les caribous au Québec, les bœufs musqués, les ours blancs, les baleines boréales, au Nunavut, territoire autonome inuit du Canada. Les glaciers et les icebergs ont été tournés au Groenland à l'aide de la Cinébulle, un ballon équipé pour les prises de vue aériennes. Certaines images ont également été réalisées en Alaska, à la frontière du Canada.

“Donner à voir la beauté et la diversité des cultures et de la nature de notre planète”

Interview de Stéphane Millière, producteur de LA PLANÈTE BLANCHE et auteur du premier synopsis du film.

Depuis plus de dix ans, la société que vous présidez, GEDEON Programmes, produit des documentaires ayant trait à la science, le patrimoine et l'environnement. Pourquoi un tel engagement ?

J'ai toujours pensé que les images animées ont un extraordinaire pouvoir de sensibilisation du public. Avec GEDEON Programmes, notre ambition est de donner à voir tout à la fois la beauté et la diversité des cultures et de la nature de notre planète, mais également les menaces qui pèsent sur elles et le travail de ceux qui luttent pour leur préservation. Nous pensons qu'il faut d'abord faire aimer notre patrimoine en faisant partager des émotions, pour mieux ensuite expliquer les risques et, si possible, montrer des solutions globales ou individuelles. Nous souhaitons éduquer et responsabiliser sans alarmer outre mesure, ni culpabiliser.

Votre société participe souvent au cofinancement de certaines missions scientifiques, objets de vos documentaires. Certaines d'entre elles ont d'ailleurs “nourri” LA PLANÈTE BLANCHE...

Depuis quelques années, nous nous sommes engagés aux côtés de nombreuses missions d'étude du réchauffement climatique et de ses conséquences, particulièrement visibles aux pôles.

Nous connaissons bien, ainsi, les régions polaires, pour les avoir filmées à de nombreuses reprises, notamment avec les missions d'exploration d'Emeric Fisset (Alaska 1995), d'Arnaud Tortel (Pôle Nord 1999), de

Laurence de la Ferrière (Antarctique, 2000), de Jean Lemire (Passage du Nord-Ouest, 2002), mais surtout avec les expéditions de Jean-Louis Etienne en Arctique et en Antarctique (expéditions Erebus 1994, Spitzberg 1998, Mission Banquise 2002).

Les derniers films que nous avons réalisés en Arctique nous ont montré à quel point cet écosystème fragile était déjà touché par les effets du réchauffement.

Il nous a alors semblé urgent de filmer l'extraordinaire spectacle de ce monde polaire dans toute sa beauté et sa diversité tant que cela était possible, mais également de montrer les effets du réchauffement et de la fonte des glaces sur la faune.

Nous avons pour cela réuni plusieurs partenaires, notamment Glacialis, l'Office National du Film du Canada, qui est coproducteur et qui nous a fait bénéficier de sa grande expérience de la production en Arctique. Nous étions déjà associés sur “Mission Banquise”, la mission scientifique de Jean-Louis Etienne à bord du Polar Observer en 2002.

Ce passage au grand écran est une première pour GEDEON Programmes ? Qu'est ce qui l'a motivé ?

En Arctique, dans cet écrin glacé où tout est extrême, l'arrivée de l'été est synonyme d'explosion de la vie sous toutes ses formes. C'est dans cette courte fenêtre temporelle, où le soleil revient faire renaître la vie, que nous avons situé LA PLANÈTE BLANCHE. C'est un

spectacle puissant, où les forces de la terre sont sans cesse en action, où les espèces se livrent un combat continu pour la survie, où beauté, vie et mort sont intimement mêlées.

Nous avons pensé que seul le cinéma pouvait rendre toute sa dimension à cette sorte de grand opéra arctique.

Pour GEDEON Programmes, ce passage au grand écran est une première. Nous y sommes arrivés progressivement, en réalisant des films de plus en plus ambitieux. Mais si notre désir de sensibiliser le public et de montrer la beauté de l'univers arctique nous amenait assez naturellement au grand écran, un certain nombre de conditions favorables ont rendu cette démarche possible. C'est en effet beaucoup plus facile aujourd'hui qu'il y a cinq ou six ans, et ce essentiellement parce que le goût du public a évolué. Jacques Perrin, avec MICROCOSMOS, a été un initiateur. Il y a beaucoup plus de documentaires en salles depuis cette époque.

Cela étant, il ne s'est pas agi de répondre à un effet de mode. Voilà des années que nous consacrons des films aux problèmes environnementaux. Il y avait, avec l'Arctique, une espèce d'urgence, liée à l'altération progressive de ce milieu.

LA PLANÈTE BLANCHE est un message adressé au public du monde entier. En le donnant à voir au plus grand nombre, nous espérons aussi donner à penser.

GEDEON Programmes, repères

GEDEON Programmes est l'un des principaux producteurs de documentaires scientifiques et culturels français, avec une ligne éditoriale articulée autour de quatre axes principaux.

Aventure scientifique

En suivant notamment les missions archéologiques et paléontologiques, pour faire partager au public leurs découvertes majeures (Alexandrie, Zeugma, Toumai...). C'est dans cette thématique que s'inscrit la collection "Archéologies" sur Arte qui compte plus de 20 films.

Nature et environnement

La compréhension des écosystèmes de la terre et leur protection sont devenus des enjeux vitaux pour l'avenir. Les films de GEDEON Programmes suivent les travaux de ceux qui y consacrent leur vie : conservation de la faune ou réintroduction d'espèces (Zoo de Doué, création de parcs naturels au Congo, au Gabon avec les Gardiens de la Jungle, SOS Faune en péril...), recensement de la biodiversité (Radeau des Cimes, expédition Clipperton de Jean-Louis Etienne, Biotiful Planet avec le WWF...), mesure des risques liés au réchauffement climatique (Mission Arctique, Alerte Canicule, La Tempête du siècle, LA PLANÈTE BLANCHE), développement durable (Le magazine d'Ushuaïa TV, émission hebdomadaire sur l'environnement et le développement durable). La société collabore régulièrement avec le WWF et la World Conservation Society.

Patrimoine culturel

Plusieurs collections sont développées dans ce cadre : CHRONIQUES D'UNE RESTAURATION retrace l'histoire d'un musée et de ses collections en suivant sa naissance ou renaissance (Musée Guimet, Le Louvre - Galerie d'Apollon, Quai Branly...) ou LA MACHINE À REMONTER LE TEMPS, une nouvelle collection dont le premier numéro pour Arte sera dédié à l'histoire du Mont Saint-Michel.

Société, ethnologie

GEDEON Programmes a produit pendant trois ans avec Arte une série documentaire intitulée "Album de Famille", sur l'évolution de la société à travers l'Europe : éducation, structure familiale... La société s'intéresse aussi aux civilisations lointaines (Palawan, Shuars, Ashaninka, Kogis, Inuits...) en travaillant de concert avec des ethnologues.

Avec plus de 500 heures de programmes à son actif, GEDEON Programmes a reçu près de 240 récompenses dans les festivals internationaux depuis 1996.

“Mon cap premier et définitif, c’est l’émotion, par la douceur ou par le cri...”

Bruno Coulais, compositeur, évoque la création de la bande originale de LA PLANÈTE BLANCHE.

La musique occupe-t-elle un rôle particulier dans LA PLANÈTE BLANCHE ?

Comme dans beaucoup de films où il n'y a pas d'acteurs et où le texte est réduit à l'essentiel, la musique a un rôle majeur d'accompagnement et presque de commentaire. C'est pourquoi elle est très présente, parfois un peu souterraine, parfois au premier plan...

Je me suis efforcé, en composant, d'amener une dimension fictionnelle, en quelque sorte de tirer le documentaire vers le spectacle, vers la fiction. C'est une des vertus de la musique que de pouvoir apporter une autre dimension à quelque chose de réaliste.

LA PLANÈTE BLANCHE est extrêmement bien construit, sa narration est très évidente, ce qui a beaucoup facilité ce travail. Il y a des films, comme ça, qui prennent magnifiquement la musique ! Sur le plan musical, c'est l'une des expériences les plus jubilatoires que j'ai connues.

Comment avez vous abordé le travail de composition ?

Je ne peux travailler qu'à partir des images. J'ai besoin de voir les lumières, les décors, l'univers... pour m'imprégner de l'atmosphère du film.

C'est également la seule manière d'éviter la redondance entre musique et images. J'ai en effet pour principe de ne jamais chercher à trop expliquer musicalement ce que l'on voit à l'écran. La musique doit éviter de prendre le spectateur par la main, mais plutôt essayer de lui révéler ce qu'il y a derrière l'image, la dimension secrète ou tout simplement ce qui n'est pas directement visible.

Bien sûr, elle doit accompagner l'émotion. LA PLANÈTE BLANCHE est un film extrêmement tendre, la musique doit nous aider à le ressentir. Il faut que le spectateur soit ému pour qu'il comprenne ce qui se passe aujourd'hui dans l'Arctique.

Je sais que l'on peut faire passer beaucoup de choses par l'émotion.

Mon cap premier et définitif, dans la composition, c'est l'émotion, par la douceur ou par le cri...

Quels moyens, quels partis pris musicaux pour rendre cette émotion ?

J'ai essayé d'éviter le piège de "Pierre et le loup". Je n'aime pas que la musique soit trop psychologique, qu'elle type trop les héros ou les situations.

Elle doit en revanche soutenir l'univers émotionnel du film, le sentiment d'espace, cette idée d'un monde qui se perd et qui risque la destruction, l'isolement des animaux, tous ces sentiments mêlés, ce souffle déjà très présent à l'image.

Pour cela, j'ai utilisé des instruments divers, ceux de l'orchestre mais également des instruments naturels, branches d'arbres, pierres, sons de la glace... qui nous ramènent au décor.

Je tenais à ce que la musique ne soit pas une espèce de couche surajoutée mais qu'elle semble venir des images elles-mêmes.

Bien sûr, elle s'appuie sur des thèmes récurrents, mais que j'ai voulus très variés. C'est une autre des difficultés que doit affronter le musicien de cinéma : trouver un univers musical qui donne de l'unité au film et en même temps éviter la répétition.

“Mon cap premier et définitif, c’est l’émotion, par la douceur ou par le cri...”

On peut trouver une certaine filiation avec vos compositions antérieures pour des films dont les univers étaient voisins, notamment le recours à ces voix qui semblent survoler l’orchestre...

Je crois pourtant que mon travail sur LA PLANÈTE BLANCHE est très différent de ce que j’ai fait auparavant. Si l’on peut voir une filiation, notamment parce que certains passages sont chantés sur des sons et non des paroles, la grande différence porte sur le traitement vocal.

Pour ce film, j’ai fait appel à une extraordinaire chanteuse canadienne, Jorane, mais également à une chanteuse inuit.

Avec Jorane, notamment, nous avons travaillé sur l’énergie. Plutôt que l’aspect contemplatif ou onirique, bien qu’ils soient également présents, mon souci a été de dégager de l’énergie, quitte à être violent, ce qui est parfois le cas.

Un dernier mot : y a-t-il dans la vie de Bruno Coulais, un avant et un après LES CHORISTES ?

J’ai été très content de ce succès, c’est vrai ! Heureusement pour moi, j’avais déjà fait beaucoup de choses avant...

Un tel succès est à la fois formidable et dangereux, car il altère le regard des autres. Tout devient plus facile, en apparence, et en même temps plus difficile.

Mais cela ne modifiera pas mon état d’esprit : moi, ce qui m’amuse, c’est de changer de style, de changer de peau avec chaque film, de varier les expériences, de me fondre chaque fois dans un nouveau projet... et surtout de ne pas me répéter !

Bruno Coulais, repères biographiques

Au cinéma

Fan de cinéma, Bruno Coulais suit une formation musicale classique de violon et piano. Il se spécialise ensuite progressivement dans la musique de films : il alterne ainsi cinéma (LE RETOUR DE CASANOVA, 1992) et télévision (L'Instit, 1993). C'est MICROCOSMOS, LE PEUPLE DE L'HERBE qui le rend célèbre en 1996 et lui vaut le César de la Meilleure Musique.

Travaillant fréquemment avec des chœurs bulgares et les Corses d'A Filetta, il s'est associé à plusieurs reprises au producteur Jacques Perrin (HIMALAYA, L'ENFANCE D'UN CHEF, pour lequel il obtient un second César en 2000, LE PEUPLE MIGRATEUR en 2001).

Il a été récemment couronné par un César et un European Film Award pour la musique des CHORISTES, et a composé la musique des téléfilms de Josée Dayan LES ROIS MAUDITS et MILADY.

Pour LA PLANÈTE BLANCHE, il a choisi deux interprètes venues du Nord : la Canadienne Jorane et la chanteuse inuit Élisapie Isaac.

- 2005 BRICE DE NICE, de James Huth
- 2004 LES CHORISTES, de Christophe Barratier
AGENTS SECRETS, de Frédéric Schoendoerffer
GENESIS, de Claude Nuridsany et Marie Pérennou
- 2002 VIDOCQ, de Pitof
- 2001 UN ALLER SIMPLE, de Laurent Heynemann
BELPHÉGOR, de Jean-Paul Salomé
LE PEUPLE MIGRATEUR, de Jacques Cluzaud, Michel Debats et Jacques Perrin
- 2000 ÉPOUSE-MOI, de Harriet Marin
SCÈNES DE CRIMES, de Frédéric Schoendoerffer
LE LIBERTIN, de Gabriel Aghion
HARRISON'S FLOWERS, de Elie Chouraqui
LES RIVIÈRES POURPRES, de Mathieu Kassovitz
- 1999 BELLE MAMAN, de Gabriel Aghion
HIMALAYA, de Eric Valli
LA DÉBANDADE, de Claude Berri
- 1998 DON JUAN, de Jacques Weber
SERIAL LOVER, de James Huth
- 1996 MICROCOSMOS
(LE PEUPLE DE L'HERBE), de Claude Nuridsany et de Marie Pérennou
- 1995 ADULTÈRE (MODE D'EMPLOI), de Christine Pascal
- 1993 VIEILLE CANAILLE, de Gérard Jourdain
SIMÉON, de Euzhan Palcy
WAATI, de Souleymane Cissé
- 1992 LES ÉQUILIBRISTES, de Nico Papatakis
LE RETOUR DE CASANOVA, de Edouard Niermans
LE PETIT PRINCE A DIT, de Christine Pascal
- 1990 LA CAMPAGNE DE CICÉRON, de Jacques Davila
- 1988 ZANZIBAR, de Christine Pascal
- 1986 QUI TROP EMBRASSE, de Jacques Davila
LA FEMME SECRÈTE, de Sébastien Grall

Jorane

Née en 1976, la Québécoise Jorane a découvert la musique très jeune, mais ce n'est qu'à 19 ans, pendant ses études au Conservatoire, qu'elle découvre le violoncelle qui devient son instrument de prédilection.

En 1999, elle enregistre son premier album, *Vent Fou*, pour lequel elle est à la fois interprète et compositeur. La presse enthousiaste la compare déjà à Tori Amos, Sinead O'Connor ou Loreena McKennitt. Entre deux concerts, Jorane prépare son deuxième album, *16 mm*, et repart en tournée dans le monde, du Japon à l'Europe.

Elle se produit notamment en 2002 au Festival de Jazz de Montréal, et sort dans la foulée un album live. Son dernier opus, *The You and the Now*, sorti en 2004, a été réalisé par Michael Brook.

Élisapie Isaac

Élisapie Isaac, née d'une mère inuk et d'un père terre-neuvien, a été adoptée dès sa naissance par une famille inuit.

Elle passe son enfance à Salluit, au Nunavik, où elle chante tous les jours à l'église. Pourtant, Élisapie ne se voit pas chanteuse, et décide de poursuivre des études de communication.

En 2001, elle réalise un film en hommage à son grand-père adoptif, chasseur inuit menacé par le réchauffement climatique, *Sila Piquijppat* (Si le temps le permet), sorti en 2003 et présenté à de nombreux festivals, dont le prestigieux Sundance. De sa rencontre avec le compositeur Alain Auger naît un duo et un album, *Taima*, qui sort en 2004, et où se mêlent harmonieusement chants traditionnels et sonorités électriques.

Casting animalier...

L'ours blanc

L'ours blanc - dit aussi «ours polaire» - est à la banquise ce que le lion est à la savane : le roi incontesté. Nanuk (son nom inuit) est, après l'ours kodiak, le plus grand (jusqu'à 2,40 m) et le plus gros (jusqu'à 700 kg) des ours.

Parfaitement adapté aux conditions climatiques de l'Arctique, grâce à sa fourrure très isolante, il peut supporter des températures jusqu'à -50 °C. Si le mâle est un chasseur solitaire, la femelle s'occupe de ses petits pendant environ deux ans.

Nomade, il peut parcourir de longues distances à pied - ses pattes fonctionnent comme des raquettes sur la neige - ou à la nage.

Carnivore, l'ours blanc se nourrit presque exclusivement de phoques annelés et de phoques barbus, qu'il repère à l'odorat, même sous une couche épaisse de neige et de glace.

C'est aujourd'hui une espèce protégée que seuls les Inuits - sous certaines conditions - ont le droit de chasser. Attention, toutefois : des projets de chasse sportive sont à l'étude au Groenland et au Canada.

Le bœuf musqué

Les bœufs musqués, imposants bovidés au corps massif, peuvent peser jusqu'à 400 kg. Ils vivent dans la toundra arctique, parfaitement adaptés aux conditions hivernales extrêmes de ce milieu (jusqu'à - 60 °C), qu'ils sont les seuls à pouvoir supporter.

Vivant en harde sous la conduite d'un mâle dominant, ils se nourrissent essentiellement de baies et de pousses de jeunes arbres et ne

migrent pratiquement pas. Leur seul prédateur est le loup, vis-à-vis duquel ils ont développé une tactique de défense collective en cercle, afin de protéger les plus faibles.

Le caribou

Équivalents sauvages du renne domestique et de la même espèce que lui, ces grands herbivores dont le nom signifie dans le dialecte des indiens Micmac «celui qui creuse pour se nourrir» sont de grands voyageurs.

Au printemps, ils entreprennent une longue migration vers la toundra, où les femelles mettent bas.

Le caribou de la toundra est l'espèce la plus répandue du Grand Nord canadien, avec une population évaluée à 1,2 million d'individus. Il existe une autre espèce, le caribou de Peary, plus petit, qui ne compte que quelques milliers de spécimens répartis sur les îles de l'archipel arctique.

Les phoques

Ces mammifères marins très habiles dans l'eau, grâce à des pattes postérieures palmées, sont également dans leur élément sur la banquise grâce aux griffes dont sont dotées leurs pattes antérieures.

Le plus petit d'entre eux, le phoque annelé, est ainsi nommé du fait des anneaux qui ornent son pelage. C'est un animal solitaire.

Le phoque du Groenland est plus grand (environ 150 kg). Bon plongeur qui peut descendre

Casting animalier...

jusqu'à 250 m, il se nourrit notamment de morues. C'est un migrateur qui descend vers le sud à l'automne. Ses petits, les blanchons, sont les fameux «bébés phoques» longtemps tués pour leur fourrure blanche. Aujourd'hui, la chasse des nouveau-nés est interdite, mais elle reprend, hélas, dès qu'ils ont trois semaines seulement.

Le phoque barbu, encore plus grand, pèse environ 300 kg. Se nourrissant de crabes et de mollusques, il est plutôt sédentaire. Comme la plupart des phoques, il entretient des trous de respiration dans la banquise en hiver.

Le phoque à capuchon peut dépasser 3 m et 400 kg. C'est le plus agressif des phoques. Il tient son nom de la membrane frontale flexible qu'il gonfle pour marquer son territoire. Les mâles possèdent une deuxième membrane nasale de couleur rouge qu'ils gonflent lors de la parade sexuelle. Il se nourrit de moules, d'étoiles de mer, de calmars, de crevettes...

Le morse

Ce mastodonte qui aime lézarder au soleil sur les glaces dérivantes en compagnie de ses congénères peut peser de 600 kg à plus d'une tonne. C'est un excellent plongeur qui se nourrit principalement de palourdes - qu'il ouvre avec une grande habileté -, de crustacés et de mollusques...

Ses défenses en ivoire servent à marquer la hiérarchie dans le groupe et à impressionner les femelles (et les adversaires) à l'heure des combats violents qui précèdent le rut... Il ne s'en sert pas pour trouver sa nourriture, mais parfois pour se hisser sur la glace.

Le renard polaire

Le renard blanc, plus petit que son cousin d'Europe, est bien adapté au milieu polaire, avec ses courtes pattes et ses courtes oreilles. En hiver, son pelage épais se teinte de blanc et lui permet de passer inaperçu sur la neige. En été, il prend une couleur brune.

Opportuniste, le renard blanc se nourrit souvent des restes des proies de l'ours polaire. Il chasse essentiellement le lemming et raffole des œufs qu'il déniche au milieu des colonies.

Le loup arctique

Vivant en meutes d'une dizaine d'individus sur un vaste territoire (3 000 m²), le loup arctique est un peu plus petit que le loup gris.

Son pelage blanc lui permet de se camoufler en hiver pour guetter ses proies. Ce carnivore doté d'une ouïe et d'un odorat excellents se déplace sur son territoire en empruntant toujours les mêmes itinéraires, qu'il marque soigneusement. Le loup arctique n'a pas de prédateur.

Le lemming

Petit rongeur proche de la souris, le lemming a beaucoup de prédateurs, notamment la chouette harfang, qui peut en consommer 4 000 par saison, le renard polaire et l'hermine, et même le loup quand la faim le tenaille !

Le lemming est le mammifère terrestre qui remonte le plus au Nord. Vivant dans les vastes étendues qui entourent l'océan arctique, il n'hiberne pas, passant l'hiver dans un nid isolé par la neige.

Le narval

La «licorne des mers», à laquelle sa longue défense d'ivoire (jusqu'à 2,50 m) valut longtemps d'être une proie convoitée, appartient à la famille des dauphins. Cet appendice semble n'avoir pour seule utilité que d'impressionner les autres mâles en période de rut. Animal grégaire, le narval vit en petits groupes, se nourrissant de poissons et d'invertébrés. C'est aujourd'hui un animal protégé, mais toujours chassé en quantité limitée par les Inuits. On estime la population de narvals dans l'océan Arctique à 20 000.

Le bélouga

Ce cétacé (également appelé «baleine blanche») se nourrit de poissons et de crustacés. Pesant environ 1,5 tonne, et mesurant de 3 à 5 m de long, il vit toute l'année dans les eaux de l'Arctique, protégé du froid par une importante couche de graisse. Se déplaçant en groupe de quelques individus à quelques dizaines, il suit le mouvement des glaces. On estime la population de bélougas dans l'océan Arctique à 30 000.

La baleine boréale

Comme le bélouga, la baleine boréale demeure en permanence dans la région de l'Arctique, où elle pourrait vivre jusqu'à 100 ans. La «baleine du Groenland» pèse jusqu'à 80 tonnes pour une taille de 15 m de long. Elle est capable de plonger jusqu'à 1 200 m. Dotée d'une gueule qui fait un tiers de son corps, elle peut consommer une tonne de plancton par jour.

Elle a été beaucoup chassée et sa population est estimée aujourd'hui à moins de 10 000 individus.

Le guillemot de Brünnich

Cet excellent nageur est un... oiseau palmipède qui migre au printemps dans les régions arctiques pour s'y reproduire. Capable de plonger jusqu'à une profondeur de 100 m, il attrape des petits poissons et des calmars qui lui servent à nourrir sa progéniture qui grandit sans nid sur les plus hautes falaises.

Les guillemots de Brünnich vivent en immenses colonies qui peuvent compter plusieurs centaines de milliers de couples.

Fin août, les oiseaux et leurs petits, qui ne savent pas encore voler, repartent à la nage vers l'île de Terre-Neuve, où ils passeront l'hiver.

Et aussi... au fil des images

Le lagopède, la chouette harfang, le lièvre arctique, le grand corbeau, la mouette tridactyle, la sterne arctique, les eiders communs et remarquables, les oies du Canada, la pieuvre géante de l'Alaska, le poisson-loup, la baleine à bosse...

Liste technique

Une coproduction franco-canadienne :	GEDEON PROGRAMMES, BAC FILMS, FRANCE 2 CINÉMA, GLACIALIS PRODUCTIONS, OFFICE NATIONAL DU FILM DU CANADA
Avec la participation de :	CANAL+, CNC, TÉLÉFILM CANADA, FILMS SEVILLE, TELEMUNCHEN GROUP, NEW ATLANTIS, CINÉART
Réalisateurs :	Thierry RAGOBERT et Thierry PIANTANIDA
Avec la participation de :	Jean LEMIRE
Commentaire de :	Jean-Louis ETIENNE
Scénario :	Thierry PIANTANIDA et Stéphane MILLIÈRE
Musique originale :	Bruno COULAIS
Interprétée par :	Elisapie ISAAC et JORANE
Producteurs délégués :	Stéphane MILLIÈRE, Jean LABADIE, Jean LEMIRE
Producteurs exécutifs :	Jean-Pierre SAIRE et Josée ROBERGE (Canada)
Chefs opérateurs :	Thierry MACHADO, Martin LECLERC, David REICHERT, Jérôme BOUVIER, François de RIBEROLLES
Montage image :	Catherine MABILAT, Nadine VERDIER et Thierry RAGOBERT
Son :	Daniel TOUSSAINT, Richard LAVOIE, Serge BOMIN, Jean-Paul VIALARD, Jeffrey MITCHELL, Sylvain CAGELAIS
Distribution et Ventes à l'Étranger :	BAC FILMS

